

## En suivant la rue de Seine

Marie-Andrée Lamontagne

Volume 40, numéro 2 (236), avril 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31798ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Lamontagne, M.-A. (1998). En suivant la rue de Seine. *Liberté*, 40(2), 18–21.

MARIE-ANDRÉE LAMONTAGNE

**POÈMES**

EN SUIVANT LA RUE DE SEINE

Le grand Louvre blanc attend l'hiver qui monte  
des bassins.

Mon souffle à votre bras

Votre pas au mien

Nous guettons les signes.

Quel dieu bienveillant s'est penché au bord

Nous aura vus, affables

Repousser l'intrus à dix heures

Ou rire, conquérants.

Est-ce le bonheur? Des plans d'eau au tain muet?

Un peu d'air irisé si nous parlons?

Un répit volé allez savoir à quoi.

## GEL

Berger bon matin qui secoues ton châle comme  
une peau morte  
Frissonnes-tu autant que moi qui sors dans le glacis  
Et pose un pied sur la pierre parfaite comme  
l'interrogeant.  
Quel châtiment, quelle colère s'abattront sur nous  
Que nous n'avons pas appelés — immortels vivons.  
Sous chaque étang figé, sous chaque motte raidie,  
Bat un pouls, secrètement à l'œuvre, obstiné,  
que guette l'échec.  
Rassemble donc tes bêtes, elles croient avoir soif,  
elles n'ont que froid.

## DANS L'OR

Perplexe sans doute inquiète  
la note que le coucou  
fait entendre au matin est un pleur.  
Ma maison mon seuil mon pas  
Tous s'enorgueillissent de ce qu'ils possèdent  
D'ivresse s'élèvent jusqu'aux cieux.  
Sans broncher  
J'accueille le contrepoint sévère  
De l'aurore qui revient.

## SUR LA TABLE D'ORIENTATION

Comme une langue oubliée de peine et de sueur  
Tentée par la joie, enfuie, comme une langue pleine  
Recueillie dans l'herbe où nous ont conduits tes pas  
Ceux des trois vieilles, du mari ânonnant et frêle,  
de l'enfant sage

Et nous petite troupe d'adultes qui les menons.  
Dans les collines avant l'orage, vivons, rions, ne  
partons pas

Avant d'avoir vu le ciel se vider sur l'horizon.

Le nord, dis-tu, est par là, et des villages sans feux

Ce que leurs yeux de vieilles ne verront plus :

Four chevaux pain faïence de fête.

Il pleut vers l'ouest, nous sommes ici

Et l'est n'est plus qu'un champ du soir

Où l'eau chuchote la plainte d'un été.

Châles des femmes, babil des vieillards, enfant triste,  
ce n'est pas assez.

Alors hissé sur la pierre de toutes les directions

Tu adresses au sud ton cri, à sa pauvre victoire

Sur la nuit que nous emportons comme un butin

Avant de redescendre en courant, l'orage sur les talons.